

En donnant la parole à quatre prostituées de Lausanne, Elise Shubs bouscule le consensus helvétique sur une question de société occultée

UNE RÉALITÉ QUI DÉRANGE

PROPOS RECUEILLIS PAR
MATHIEU LOEWER

«**Impasse**» ► Comment approcher la réalité de la prostitution sans tomber dans le voyeurisme et les clichés? Recueillant le témoignage de quatre femmes à Lausanne, *Impasse* répond en les filmant de loin ou décadrées, visage caché pour mieux faire entendre leur voix; en cadrant surtout le théâtre de leur calvaire quotidien – entre Sévelin et la route de Genève. Un dispositif inédit, dicté par une véritable éthique du regard.

Formée chez Climage, notamment auprès de Fernand Melgar, la discrète Elise Shubs jette un sacré pavé dans la mare avec son premier long métrage. Ce documentaire salutaire met à jour l'hypocrisie et l'aveuglement qui entourent la prostitution, dans un pays où la façon d'appréhender ce sujet de société ne fait guère débat. Entretien.

Sur le thème très médiatisé de la prostitution, *Impasse* se distingue par ses partis pris sur le fond comme sur la forme. Comment se sont-ils imposés?

Elise Shubs: Je me suis interdit toute image cliché: pas de talons aiguille, de bas résille, etc. Je ne voulais pas de stéréotypes, celui de la «pute au grand cœur» ou le romantisme à la *Pretty Woman* – sans doute le pire film réalisé sur la prostitution! Il fallait aussi éviter le sensationnalisme, ne pas montrer leur activité. On ne voit pas les prostituées négocier avec les clients qui passent en voiture. Pour les montrer autrement et comprendre ce qu'est leur vie, je pensais les suivre dans leur quotidien. Mais je me suis rendu compte qu'elles n'avaient pas de vie en dehors de leur activité: la plupart travaillent la nuit et dorment la journée ou l'inverse, sept jours sur sept. Une existence qui ne leur permet pas de rencontrer des gens, qui les condamne à une profonde solitude.

En montrant surtout le décor désert où évoluent ces femmes invisibles, vous réalisez un film très esthétique sur une réalité sordide...



Pour préserver leur anonymat et éviter les clichés érotisants, Elise Shubs filme les prostituées à distance. MATTHIEU GAFSOU

Pour toutes les raisons qu'on découvre dans le film, les rares prostituées qui ont accepté de témoigner refusaient d'être filmées. Il fallait donc trouver une solution visuelle pour faire entendre ce qu'elles avaient à dire. A force d'arpenter ce quartier, je l'ai vu comme une prison à ciel ouvert et j'ai décidé d'en faire un protagoniste. Ce n'est pas un parti pris «art et essai», où on se ferait plaisir avec de belles images. Nous avons construit cet espace avec le photographe Matthieu Gafsou derrière la caméra et le monteur Nicolas Hislaire, en utilisant aussi des sons comme celui du métro, ou en jouant avec la lumière des phares qui éclairent à la fois les femmes et les spectateurs.

Le témoignage le plus dur est celui d'une ancienne prostituée. Cette activité induit-elle une aliénation qui rend les autres moins lucides?

Oui, comme dans n'importe quel boulot! On peut supporter longtemps la souffrance au travail avant de réaliser qu'on est par exemple victime de harcèlement. En avoir conscience permet de prendre du recul. Tenir le coup est presque plus facile que d'accepter sa situation. La prostitution est un système d'emprise. Ces femmes ne peuvent pas dénoncer ce qu'elles font. Souvent, elles boivent ou se droguent pour se «dédoubler» et préserver une part d'elle-même. Il est très difficile d'en sortir, de ne pas replonger dès qu'on a besoin d'argent. Dans le canton de Vaud, il n'existe aucune mesure de réinsertion! Contrairement à Genève, avec SOS Femmes.

Ces témoignages démontent le mythe de la prostitution choisie. On entend habituellement celles qui revendiquent cette activité. Or l'immense majorité des prostituées ne peuvent pas s'exprimer.

En revanche, beaucoup de gens ont leur avis sur la question: associations, avocats, sociologues, politiciens, policiers, clients... Je voulais aller à la rencontre de ces femmes pour leur donner la parole, à elles seules. Toutes celles que j'ai rencontrées sont dans la même situation. Ce sont des migrantes, souvent mères de famille, pour la plupart d'Italie ou d'Espagne, qui fuient la crise. Pour quelques prostituées, c'est un choix. Et à l'autre bout du spectre, il y a le trafic d'êtres humains. Entre les deux, pour la grande majorité, c'est un non-choix, une solution rapide qui s'offre à ces femmes venues chercher du travail dans un pays étranger. Comme devenir dealer est la première opportunité pour les hommes. A la différence près que la prostitution est légale, normalisée.

***Impasse* dénonce de fait cette normalisation bien-pensante...**

Les hommes se font leur idée des prostituées entre naïveté, méconnaissance et besoin de se donner bonne conscience. On m'a dit «je suis un client respectueux» – encore heureux! On vous ressort aussi que c'est «le plus vieux métier du monde». Et quoi? Alors Eve serait la première pute sur Terre? La prostitution serait un rempart contre le viol, répondrait à un besoin social, etc. Ce discours est tellement ancré que personne ne le remet en question. J'ai été très surprise par les réactions que le film provoque. Déjà, à chaque projection, plusieurs hommes quittent la salle... Venant du milieu de l'asile, où j'étais conseillère juridique, je ne pensais pas que la prostitution était un sujet si sensible. Avec *Vol spécial* ou *L'Abri*, je me retrouvais face à l'UDC ou à la police. Là, ce sont certaines associations et féministes. On me reproche parfois de ne montrer qu'une seule for-

me de prostitution, mais l'une ne va pas sans l'autre: les femmes qui le font par choix ne répondent pas à l'énorme demande. Le film heurte beaucoup de monde alors que ces femmes ne révèlent pas grand-chose finalement, rien d'énorme en tout cas.

Qu'est-ce qui dérange tant?

Il existe plusieurs approches sur la prostitution, mais une seule en Suisse – et elle est bien gardée. On peut la qualifier de syndicaliste: il faut aider ces femmes à travailler dans des conditions «décentes», améliorer leur situation sur le plan juridique, administratif, technique. On aménage le périmètre, on installe des toilettes... Tout autre propos est inaudible. Ici, le terme «abolitionnisme» crispe, alors qu'il renvoie non sans raisons à l'esclavage. Notre société condamne la violence conjugale ou le travail des enfants, mais la prostitution ne pose pas problème. Elle n'est pas reconnue comme une violence faite aux femmes, une forme d'exploitation. Certains courants féministes y voient même une liberté, celle de disposer de son corps.

Défendre les «travailleuses du sexe» revient-il à cautionner la prostitution?

Oui, comme on peut se demander si les associations qui offrent une assistance juridique aux réfugiés participent à un système inhumain. Aider est absolument nécessaire dans l'immédiat, mais ne faut-il pas mener en parallèle une réflexion plus globale? J'ai écarté à dessein ces questions idéologiques pour me concentrer sur des histoires de vie, et elles me reviennent maintenant en pleine figure. *Impasse* présente une réalité, sans discours politique. Je ne souhaite pas prendre position, je veux inviter à la réflexion et chacun se fera son opinion. I

A l'affiche dès le 1^{er} avril au CityClub à Pully, dès le 5 au Cinéma Minimum à Neuchâtel, 29 et 30 au Royal à Sainte-Croix, bientôt à La Chaux-de-Fonds (ABC), St-Imier (Espace noir) et ailleurs en Suisse romande.

Séances en présence de la cinéaste je 6 avril à 20h et ve 21 à 19h au CityClub à Pully, ve 7 à 20h Cinéma Minimum à Neuchâtel et sa 29 à 18h au Royal à Sainte-Croix.

«Kinshasa c'est notre monde sans maquillage»

«**Félicité**» ► Rencontre avec Alain Gomis, qui accompagne une Mère Courage dans le chaos urbain de la capitale congolaise.

Voilà un titre qui aura été de bon augure: deux semaines après son Grand Prix du jury au Festival de Berlin, *Félicité* a décroché l'Étalon d'or du meilleur film au Fespaco, le plus important festival d'Afrique. Alain Gomis suit ici une femme qui chante dans un bar de Kinshasa, où les clients très alcoolisés se délestent de leur énergie négative. Le port de tête hautain, évitant le contact avec les gens, Félicité ne semble s'animer que lorsqu'elle chante. Un matin, coup de fil: son fils, victime d'un accident de la route, est à l'hôpital. C'est ici que l'héroïne revêt les habits de Mère Courage, ravale sa morgue et arpente la ville en quête de l'argent pour payer l'opération.

L'odyssée de Félicité nous entraîne dans les rues et marchés kinoïses, sur les trottoirs où les gens s'installent pour la journée, où la vie s'étale entre déchets et récupération. Pour le cinéaste franco-sénégalais, «Kinshasa est la ville contemporaine

par excellence. Les questions qui se posent là-bas se posent à nous tous: quelle est notre société, quels sont nos rapports dans cet espace de libéralisme brut? Tourner ici permettait de montrer des personnages et leurs relations dans un endroit où rien ne les protège. Kinshasa c'est notre monde sans maquillage, c'est le capitalisme sauvage.»

Le récit oscille entre scénario de fiction et déambulations urbaines aux accents documentaires. Des séquences tournées avec un dispositif de caméras rivées aux personnages, pour pouvoir filmer dans les lieux réels et en saisir l'atmosphère. Alain Gomis explique ce parti pris: «J'avais une confiance absolue en la force de cette ville et de ses habitants que j'aime. Au fur et à mesure du tournage, je m'approchais d'une image sans artifices. Laisser entrer un mouvement documentaire et filmer de très près les protagonistes m'ont permis de révéler la beauté des gens et de Kinshasa, le plus simplement et sincèrement possible. Cela participe aussi à la trajectoire du personnage, qui parvient petit à petit à voir la beauté de ce qui l'entoure, alors

qu'auparavant elle était totalement hermétique à son environnement.»

Véro Tshanda Beya, qui incarne Félicité avec beaucoup de densité, n'est pas une actrice professionnelle. Au casting, elle impressionne d'emblée le réalisateur: «J'ai senti qu'il y avait chez elle quelque chose de très fort, mais ce n'était pas le personnage tel que je le voyais. Véro Tshanda Beya a fait un hold-up sur Félicité. Elle m'a mis dans une position où je savais moins de choses qu'elle sur la protagoniste de mon film! Il m'a fallu trouver le courage de l'accepter, et cela m'a aidé à progresser dans ma façon de raconter cette histoire.»

La musique joue par ailleurs un rôle très particulier dans ce double portrait d'une femme et d'une ville. Félicité est déjà chanteuse, ce qui offre de longues scènes de musique congolaise. Le cinéaste inclut également dans la narration un chœur et un orchestre de musique classique, les Kasai Allstars, qui ont pour fonction «de détacher le spectateur des personnages et de le ramener à lui-même: mon travail de réalisateur, c'est de vous faire entrer et sortir de l'histoire. Il est important

d'aborder la réalité quotidienne, mais aussi la partie invisible, ce qui se passe en nous. C'est là que se déroulent vraiment nos vies.»

Il y a encore un personnage sans lequel le tableau ne serait pas complet, celui de Tabu, central dans l'histoire mais qui reste en périphérie de l'action. Quand on s'en étonne, Alain Gomis s'exclame: «J'adore ce type!» Avant de poursuivre avec pudeur: «Il joue les gros bras, mais c'est un faible. Trouver sa place dans une société mise à mal de toutes parts est difficile pour lui. Il doit donner le change pour ne pas être accusé de ne pas tenir sa place. Tabu est une sorte d'homme-enfant, qui s'accroche à sa liberté et refuse de prendre des responsabilités, mais il est extrêmement honnête et sincère. Sa fragilité me touche, car je m'y retrouve. Nous vivons une période d'incertitudes et ces deux personnages questionnent ce que signifie de nos jours être un homme, une femme, un couple.» **MALIK BERKATI**

A l'affiche à Genève (Grütli), Lausanne (Galeries), Delémont (La Grange), Neuchâtel (Rex) et La Chaux-de-Fonds (ABC).